

FRED A. REED

IMAGES BRISÉES

v1b éditeur



IMAGES BRISÉES
de Fred Reed
est le neuf cent cinquième ouvrage
publié chez VLB éditeur.

VLB éditeur bénéficie du soutien de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) pour son programme d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication.

IMAGES BRISÉES

DU MÊME AUTEUR

Persian Postcards. Iran after Khomeini, Burnaby (BC), Talonbooks, 1994.
Salonica Terminus. Travels into the Balkan Nightmare, Burnaby (BC), Talonbooks, 1996.
Anatolia Junction. A Journey Into Hidden Turkey, Burnaby (BC), Talonbooks, 1999.
Shattered Images. The Rise of Militant Iconoclasm in Syria, Burnaby (BC), Talonbooks, 2003.

Avec Massoumeh EBTEKAR, *Takeover in Tehran. The Inside Story of the 1979 U.S. Embassy Capture*, Burnaby (BC), Talonbooks, 2000.

Avec Jean-Daniel LAFOND

Conversations in Tehran, Burnaby (BC), Vancouver, Talonbooks, 2006.
Iran. Les mots du silence, Montréal, Les 400 coups, 2006.

TRADUCTIONS

Du grec moderne vers l'anglais

Nikos KAZANTZAKIS, *Journey to Morea*, New York, Simon and Schuster, 1964.
Dido SOTERIOU, *Farewell Anatolia*, Athènes, Kedros, 1991.
Kostas MOURSELAS, *Red Dyed Hair*, Athènes, Kedros, 1992.
Vangelis RAPTOPOULOS, *The Cicadas*, Athènes, Kedros, 1996.
Yorgos IOANNOU, *Refugee Capital*, Athènes, Kedros, 1997.
Pavlos MATEISIS, *The Daughter*, Londres, Arcadia Books, 2002.

Du français vers l'anglais

Thierry HENTSCH, *Imagining Middle East [L'Orient imaginaire]*, Montréal et New York, Black Rose Books, 1992. *Prix du Gouverneur général pour la traduction*, 1993.
Aki SHIMAZAKI, *Tsubaki*, Burnaby (BC), Talonbooks, 2000.
Thierry HENTSCH, *Truth or Death. The Quest for Immortality in the Western Narrative Tradition [Raconter et mourir. Aux sources narratives de l'imaginaire occidental]*, Vancouver, Talonbooks, 2004. *Prix du Gouverneur général pour la traduction*, 2005.
Thierry HENTSCH, *Empire of Desire. The Abolition of Time [Le temps aboli. L'Occident et les grands récits]*, Vancouver, Talonbooks, 2008.
Benoît MELANÇON, *The Rocket [Les yeux de Maurice Richard]*, Vancouver, Greystone Books, 2009.

Avec David HOMEL

Sergio KOKIS, *Funhouse. A Novel [Le pavillon des miroirs]*, Toronto, Simon & Pierre, 1999.
Martine DESJARDINS, *The Fairy Ring [Le cercle de Clara]*, Vancouver, Talonbooks, 2001. *Prix du Gouverneur général pour la traduction*, 2002.
Monique PROULX, *The Hearth is an Involuntary Muscle [Le cœur est un muscle involontaire]*, Vancouver, Douglas & McIntyre, 2003.
Martine DESJARDINS, *All that Glitters [L'écu du hasard]*, Vancouver, Talonbooks, 2005.
Serge LAMOTHE, *The Baldwins [Les Baldwin]*, Vancouver, Talonbooks, 2006.
Martine DESJARDINS, *The Covenant of Salt [L'évocation]*, Vancouver, Talonbooks, 2007.
Monique PROULX, *Wildlives [Champagne]*, Vancouver, Douglas & McIntyre, 2009.

Fred Reed

Images brisées

Traduit de l'anglais (Canada)
par Salah Basalamah

v1b éditeur

Une compagnie de Quebecor Media

VLB ÉDITEUR

Groupe Ville-Marie Littérature inc.
Une compagnie de Quebecor Media
1010, rue de La Gauchetière Est
Montréal (Québec) H2L 2N5
Tél.: 514 523-1182
Télec.: 514 282-7530
Courriel: vm@vogues.com

Maquette de la couverture: Anne-Maude Théberge
En couverture: La mosquée des Omeyyades à Damas, en Syrie.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada

Reed, Fred A., 1939-

Images brisées

Traduction de: Shattered Images

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 978-2-89649-090-5

1. Intégrisme islamique – Syrie – Histoire. 2. Iconoclasme – Syrie. I. Titre.
BP166.14.F85R4314 2009 320.5'57095691 C2009-941646-8

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS:

- Pour le Canada et les États-Unis:
MESSAGERIES ADP*
2315, rue de la Province
Longueuil, Québec J4G 1G4
Tél.: 450 640-1237
Télécopieur: 450 674-6237
Internet: www.messageries-adp.com
* filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale du Groupe Livre Quebecor Media inc.
- Pour la France et les autres pays:
INTERFORUM editis
Immeuble Parysaine, 3, Allée de la Seine
94854 Ivry CEDEX
Tél.: 33 (0) 1 49 59 11 56/91
Télécopieur: 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commandes France Métropolitaine
Tél.: 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur: 33 (0) 2 38 32 71 28
Internet: www.interforum.fr
Service commandes Export – DOM-TOM
Télécopieur: 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet: www.interforum.fr
Courriel: cdes-export@interforum.fr
- Pour la Suisse:
INTERFORUM editis SUISSE
Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Tél.: 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur: 41 (0) 26 460 80 68
Internet: www.interforumsuisse.ch
Courriel: office@interforumsuisse.ch
Distributeur: OLF S.A.
Zl. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes: Tél.: 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur: 41 (0) 26 467 54 66
Internet: www.olf.ch
Courriel: information@olf.ch
- Pour la Belgique et le Luxembourg:
Interforum Benelux S.A.
Fond Jean-Pâques, 6
B-1348 Louvain-La-Neuve
Tél.: 00 32 10 42 03 20
Télécopieur: 00 32 10 41 20 24
Internet: www.interforum.be
Courriel: info@interforum.be

Pour en savoir davantage sur nos publications,
visitez notre site: www.edvlb.com
Autres sites à visiter: www.edhexagone.com • www.edtypo.com
www.edjour.com • www.edhomme.com • www.edutilis.com

Dépôt légal: 1^{er} trimestre 2010
Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2010
Bibliothèque et Archives Canada

© VLB ÉDITEUR et Fred A. Reed, 2010
Tous droits réservés pour tous pays
ISBN 978-2-89649-090-5

Avant-propos

Ce livre devait commencer par l'histoire d'un monde disparu, d'une idée, vaincue certes, mais entêtée, de la tentative inaboutie mais qui a presque réussi de purifier la religion des « gens du Livre » des scories de la représentation visuelle. C'est maintenant par ce récit qu'il finit, mais son point de départ est devenu une sorte d'enquête aléatoire sur la rencontre des civilisations dans un pays qui aurait pu à tout moment cesser d'exister alors que je venais à peine de le connaître.

En voici la raison.

Implacablement, inexorablement, lorsque je partis pour la Syrie et m'y installai temporairement, mes plans les plus précis commencèrent à se défaire, puis à se réordonner d'une manière que j'aurais sans doute pu anticiper, quoique pas entièrement. J'y ai rencontré un large spectre de Syriens ; certains proches du régime du parti Baas, d'autres aussi éloignés qu'il est raisonnablement possible de l'être quand on veut s'assurer de garder sa tête attachée au corps. Ou d'autres encore qui venaient à peine d'être libérés après plusieurs années de prison.

Ce qu'ils m'ont dit, et ce que j'ai déduit de leurs non-dits au cours des conversations tenues dans les cafés traditionnels, les anti-chambres officielles, autour des tables conviviales garnies de *mezzé*, ou encore assis en tailleur sur le sol recouvert de tapis des anciennes mosquées, m'a peu à peu obligé à remettre en question toutes les idées reçues à propos du mouvement appelé iconoclasme (la destruction volontaire des images, mon point de départ initial). Je croyais qu'il s'agissait d'une obscure dispute doctrinale ou théologique aux confins du christianisme primitif, une de ces irrationnelles excroissances historiques qui, étant difficiles à expliquer, demeurent inexplo- rées, ou sont, au mieux, étudiées par de rares et inoffensifs érudits.

Tout ce que j'ai entendu a bouleversé cette vision naïve et simpliste d'images détruites.

Je n'aurais pas dû me surprendre de ce que les Syriens aient un peu une attitude de propriétaires à l'égard d'un phénomène qu'ils ont vu naître sur leur terre d'ancienne civilisation, en une succession d'événements mis en branle par sa soudaine apparition au cœur du premier empire musulman.

Cette apparition, aussi subite et irrésistible que catalytique, fut à la fois le produit des forces dégagées par les nouveaux enseignements sociaux, politiques et religieux du Prophète, et de sa rencontre (faite autant de dialogue que de conflit – ce sont là les deux faces de la même médaille interculturelle) avec le monde chrétien à son extrême périphérie, qui influença ces nouveaux enseignements avant d'être lui-même radicalement influencé par eux.

Telles sont les forces qui se sont affrontées devant les murs de Damas, qui se sont incarnées dans la construction de la Grande Mosquée des Omeyyades et dont la dynamique d'idéologies tout à la fois se confrontant et se définissant réciproquement a atteint un climax dans l'émergence et le triomphe du mouvement iconoclaste. Ces forces sont encore vivaces et largement répandues dans le monde d'aujourd'hui, alors que la contre-offensive occidentale à la dernière révélation de la tradition abrahamique prend une forme aussi agressive qu'envahissante aux frontières de la Syrie.

Pour comprendre le monde dans lequel les premiers iconoclastes byzantins ont prospéré pendant plus d'un siècle, je devais tenter de saisir celui, plus vaste, qui les a nourris. Telle fut la prise de conscience qui s'est faite en moi alors que je me baladais dans les étroites ruelles de Damas, d'Alep et d'autres plus petites villes et bourgades entre les deux, que je visitais des ruines brûlées par le soleil du désert, ou que je me tenais debout sur des citadelles dévastées et rongées par les vents.

En Syrie, j'eus le sentiment d'avoir trouvé ce qui allait me permettre de comprendre. Sans surprise, ce fut contre le discours conventionnel de l'institution académique qui, comme au temps de la cour du sultan, avait pour tâche principale de remplir de pièces d'or les bouches mélodieuses de ses interprètes. Pourtant, aussi bien aujourd'hui qu'avant, la monnaie reste sans grande valeur et

les bouches putrides, toujours grandes ouvertes comme les becs de mouettes affamées.

*
* *

Entre le début de ce livre et son achèvement, d'autres facteurs sont intervenus. Mon idée initiale était de suivre la trace de l'iconoclasme depuis ses violents débuts jusqu'à ses derniers vestiges théoriques actuels. Mais alors que je m'apprêtais à écrire, la réalité a rattrapé mon paisible projet d'une façon fracassante et brutale.

Durant l'été 2001, le mouvement des talibans – alors maître de l'Afghanistan – fit détruire les immenses statues des Bouddhas de Bamyian. Les talibans étaient, on s'en souvient, les misérables fondamentalistes qui, avec la généreuse assistance des États-Unis et l'appui de leurs alliés du Pakistan, avaient pris le pouvoir dans le vide laissé par la génération précédente de chefs locaux, ces grands et bons « combattants de la liberté », amis de Ronald Reagan et de la cabale de l'Iran-Contra. C'étaient, on s'en souvient, ces desperados coupe-gorge, islamistes putatifs, les *mujahidin*.

L'iconoclasme faisait de nouveau la une. Manchettes et nouvelles aux heures de grande écoute. Lorsque les anciens étudiants barbus et enturbannés des écoles coraniques du Pakistan ont braqué leurs obusiers sur les statues de Bamyian, un chœur de vives protestations s'éleva. Des intellectuels lancèrent des pétitions outrées, des officiels de l'ONU firent des déclarations solennelles, le gouvernement indien offrit d'acheter et de transférer immédiatement les statues sur son territoire, et des notables musulmans condamnèrent ce qu'ils appelèrent, à point nommé, une perversion de l'islam.

« Vous seriez prêt à payer pour sauver les statues », lança le commandement des talibans à ses détracteurs, dont la plupart n'avaient pas exclu de discuter de possibles projets de gazoducs. « Mais vous ne seriez pas prêt à payer pour nourrir notre peuple affamé. » Aucune offre ne se présenta ni ne pouvait se présenter. Les Bouddhas tombèrent dans un tourbillon de poussière, complétant ainsi le travail qu'avaient entamé les troupes britanniques qui les avaient utilisés comme cible d'entraînement plus de cent vingt-cinq ans plus tôt. Qui aurait pu se douter, à ce moment-là, que les

pauvres et lugubres talibans, ayant survécu à leur utilité stratégique première, allaient bientôt faire de même ?

Cependant, dans l'esprit de certains islamistes d'une espèce aussi moderne que l'économie globalisée et aussi ancienne que l'aspiration à la pureté religieuse, le travail amorcé par les talibans devait se poursuivre. Il y avait beaucoup d'autres idoles à détruire, mais elles étaient d'un tout autre ordre. Les opinions différaient, bien entendu, sur la nature exacte de ces idoles et sur le moyen précis d'en venir à bout.

Tout cela se passait avant le 11 septembre 2001.

Ce jour-là, une autre paire de grandes idoles se sont écrasées dans une série d'explosions apocalyptiques. L'iconoclasme n'était plus une question purement théorique. Cela devenait une question de vie ou de mort, peut-être pour des sociétés, voire des mondes entiers. Soudain, il y avait une nouvelle urgence à écrire, en tentant de comprendre, au sujet d'événements qui n'avaient pas eu lieu de nos jours – il y avait certainement un nombre infini de comptes rendus journalistiques écrits à la va-vite sur les mystères d'Oussama Ben Laden et de son réseau al-Qaida, le jihadisme, le terrorisme et le fondamentalisme islamique – mais il y a presque mille trois cents ans déjà. Les mentalités à l'origine de ces événements cataclysmiques ainsi que les profonds courants sociétaux et spirituels qui les expriment ne pouvaient plus constituer une de ces pages oubliées d'un vieux livre d'histoire. Ils étaient, et seront probablement pour un avenir difficile à évaluer, incarnés par des acteurs vivants sur une scène sanglante.

Aussi sanglante d'ailleurs que se révéla l'expédition punitive des Américains contre l'Afghanistan. Ce pays avait été reconnu comme le repaire de ces hommes désignés comme terroristes, qui avaient frappé les deux tours jumelles du World Trade Center et perforé les murs du Pentagone, icônes suprêmes de la domination économique, culturelle et militaire des États-Unis. Aussi brutale, irrésistible et implacable qu'allait être la réplique américaine avec son blitzkrieg et l'éradication subséquente de l'héritage culturel de l'Irak. Cet acte de rapine devait servir d'avertissement et illustrer le destin qui attendait tous ceux qui prétendraient s'opposer à l'ordre mondial actuel, tel que la « coalition des volontaires » l'avait imaginé.

L'occupation militaire du cœur du monde arabe et musulman devait être plus que de simples représailles, plus que l'équivalent

moderne de la politique de la canonnière ou de l'expédition punitive classique, plus encore que l'ambition de dominer les immenses réserves du pétrole irakien, bien qu'elle participât de toutes ces motivations à la fois. Ce devait être la fin de la structure géopolitique de Sykes-Picot, créée à huis clos en 1916, puis entérinée à Versailles, et la première étape d'une profonde réorganisation de l'ordre international (entendez par là imposé par l'Occident) au Moyen-Orient.

Vue comme un événement isolé, la fin du système de Sykes-Picot aurait pu être accueillie positivement, tout comme la chute de la dynastie du damné et tyrannique Saddam Hussein al-Tikriti et comme celle de chacun des vassaux occidentaux créés par la liquidation ultime de l'empire ottoman en 1918. Mais le projet géopolitique qui suivra, dont les contours sont actuellement dessinés à huis clos entre Washington, Londres et Tel-Aviv, peut déjà s'interpréter comme une tentative non seulement de consolider la domination occidentale sur le monde arabe, mais d'aller également beaucoup plus loin.

La conquête de l'Irak peut être le coup d'envoi d'une campagne plus ambitieuse pour éliminer l'islam comme le dernier et le plus inflexible obstacle à la marche triomphale de l'empire américain – dans son rôle de champion autoproclamé de l'Occident chrétien – vers l'hégémonie mondiale, un processus en voie de conférer à la mondialisation son sens ultime et singulier.

*

* *

La tentative initiale de supprimer la création et l'adoration d'images avait été aussi audacieuse que sans précédent: transformer la perception humaine du divin, non par l'alchimie mais par le décret politique. De cette tentative – quelle qu'elle fût – un seul mot survécut: *iconoclaste*.

Aujourd'hui, le terme jouit d'une demi-vie quasi autonome, pseudo-rebelle et canaille, à l'extrémité la plus éloignée et la plus aliénante de son contexte original. Dans le langage contemporain, « iconoclaste » désigne une personne qui ose transgresser les conventions, se produire en d'originales et innovantes manières, qui défie les croyances et les systèmes établis. Le terme s'applique

indifféremment aux infographistes, aux artisans de la danse contemporaine et aux artistes du multimédia, aux écrivains amoureux de la provocation ou encore aux recettes les plus osées des grands chefs cuisiniers.

Autres temps, autres mœurs. Ce qui effrayait les moralisateurs et choquait les âmes pieuses d'antan titille à peine les gens d'aujourd'hui, à l'âge de la haute vitesse. Ce qui annonçait jadis un réordonnement fondamental de la relation entre l'objet et sa représentation promet à présent une impitoyable rhétorique de culture sur brûlis, métaphoriquement comparable au pillage de la biosphère. Du sens initial – la destruction d'images religieuses – ne reste que la notion de défi à l'orthodoxie, et encore, déformée.

Pendant plus d'un siècle, de 717 à 867, une dynastie iconoclaste a dominé à Constantinople. Il serait difficile de taxer cette dynastie de provocation intrépide. C'était l'institution impériale de son époque. Et pourtant, dans sa tentative d'en changer la doctrine, la dynastie isaurienne a lancé un défi très grave à l'institution religieuse qui s'accrochait aussi bien à sa prépondérance idéologique qu'à ses prérogatives mondaines.

Ce n'était pas le seul paradoxe.

La Cité – telle qu'on appelait alors Constantinople, comme s'il n'y en avait aucune autre –, quoique convoitée par des prétendants à la domination de ce monde centré sur la Méditerranée, sut se maintenir comme le pouvoir politique, militaire et culturel à l'aune duquel tous les autres mesuraient leur force, leur influence et leur opulence. Selon certains chercheurs, cet état de choses pourrait être attribué aux iconoclastes eux-mêmes qui, en bouleversant l'orthodoxie religieuse de l'époque, sauvèrent l'Empire.

Que les iconoclastes n'aient légué à la postérité que l'inimitié et l'opprobre de ceux devant qui ils ont dû s'incliner à la fin, n'est pas tout à fait de leur faute. Aux vaincus, qui avaient fracassé têtes et images, les vainqueurs administrèrent une correction encore plus violente : l'éradication la plus totale et la plus impitoyable. Bien entendu, il ne pouvait y avoir de tradition iconographique iconoclaste à détruire pour venger les vilenies qu'avaient subies les images pieuses. Les iconoclastes avaient trop bien accompli leur tâche.

En l'absence d'images, leurs textes furent littéralement effacés, leurs livres brûlés dans le feu de l'anathème et leurs noms entachés

de l'excrément de la vengeance. Le sinistre et menaçant regard du Christ pantocrator, qui les fixait du haut des dômes des basiliques orthodoxes, percerait leurs âmes en profondeur puis les enverrait à vive allure brûler éternellement en enfer. On pourrait presque entendre le chœur accompagnant de rauques et solennels amen, chantés par une assemblée de mielleux et suffisants archimandrites, tout droit sortis d'un roman de Nikos Kazantzakis.

Car désormais, avec le retour victorieux des images, le sacré pouvait à nouveau être représenté, et le fut furieusement. Comme l'avaient justement pressenti les iconoclastes, les images devinrent finalement les choses mêmes qu'elles étaient censées représenter. Elles devinrent à nouveau des objets de vénération et le moyen d'encadrer la perception.

L'histoire du conflit iconoclaste est la distillation de la justice des vainqueurs. Si j'espérais reconstituer la logique des auteurs de la guerre des images qui a agité et redéfini le christianisme comme aucun autre des conflits internes qui l'a précédée ou suivie, je devrais m'en remettre aux arguments des vainqueurs. Je devrais déduire la subtilité théologique et la force de l'argument iconoclaste de la virulence de ceux qui l'avaient dénoncé puis en avaient triomphé. En fin de compte, je devrais naviguer dans des eaux pour lesquelles toutes les cartes maritimes avaient disparu et avec rien de plus qu'un vieil astrolabe rouillé de conjectures pour me guider.

Alors que je pénétrais plus profondément dans mon sujet, je fis la rencontre du discours critique contemporain sur l'iconoclasme. Il me dévoila un champ historique riche en collisions culturelles, et dont la complexité défie toute analyse en termes de simples relations de cause à effet, ou suivant l'évidence du raisonnement linéaire; où les impératifs théologiques priment sur les preuves historiques qui finissent par sembler à peine plus tangibles que des brumes de chaleur.

Sur ce terrain, on ne trouvait pas que de la complexité. Comme n'importe quel tableau historique, il s'avéra aussi un miroir dans lequel se reflétaient les impératifs doctrinaux ou les désirs cachés des pseudo-exégètes, les anathèmes à peine voilés qui, même aujourd'hui, enfoncent ces présomptueux adversaires de la représentation visuelle – *εικονομαχοι*, comme les appellent les Grecs – plus profondément dans la damnation et l'oubli, à supposer qu'ils soient équivalents.

L'occultation orthodoxe de tout ce qui touchait à l'iconoclasme n'était que le premier obstacle à mon enquête. Derrière s'en cachait un second, une perspective qui, bien qu'« objective » dans un sens étroit, faisait du point de vue particulier des vainqueurs religieux et de leurs acolytes laïques le champ invisible, dans un brouillard épais d'idéologie totalitaire. En ce sens, se révélait une ressemblance troublante avec notre propre époque intoxiquée d'images, où le commerce de la représentation est de plus en plus commandé par un directoire international de cartels transnationaux en expansion comme des virus mutants.

Telles étaient quelques-unes des considérations qui m'avaient initialement poussé à enquêter sur le conflit iconoclaste, sur la guerre des images qui a troublé le monde méditerranéen il y a plus de mille trois cents ans. Je dois avouer également une étrange fascination de toute une vie pour l'esprit de contradiction des instigateurs de ce mouvement, pour leur appel à une pureté spirituelle non maculée par la représentation, pour leur fidélité acharnée à la lettre et leur insolite postmodernité antique.

Ce qui a le plus éveillé ma curiosité fut la hargne des vainqueurs, celle de la même douceuse et satisfaite institution orthodoxe qui, plusieurs siècles plus tard, a été défiée par le mouvement révolutionnaire des Zélotes dans la Salonique byzantine. Ces derniers, on s'en souvient, étaient des hommes (et peut-être même des femmes) têtus qui méprisaient la richesse et le pouvoir de l'institution monastique et qui, pour quelques années, établirent un régime égalitaire dans la seconde cité de l'Empire.

Une autre raison qui m'a attiré vers les iconoclastes et leur mouvement était le peu que l'on en connaissait. Comment pouvais-je faire un compte rendu crédible de plus d'un siècle de querelles religieuses, idéologiques et sociales, lorsque toutes les sources premières avaient été effacées, ensevelies dans le brouillard de la conjecture historique, de l'incertitude archéologique et de l'ambiguïté textuelle; lorsque la seule référence aux théologiens iconoclastes se trouvait dans les condamnations doctrinales et rituelles des victorieux Orthodoxes?

À l'accusation d'absurdité qu'il y a à vouloir comprendre un mouvement si profondément enfoui dans le passé, au-delà de toute exhumation, je réponds: c'est justement parce que c'est impossible que cela doit être fait. Rien de ce que j'ai découvert en Syrie ne

rendit la tâche moins impossible. Mais, au fur et à mesure que je progressais, l'impératif en devenait toujours plus pressant.

Comprendre uniquement de l'extérieur n'était pas suffisant. De plus en plus, je me trouvais à chercher à saisir et à décrire les contours de leur monde, mais pas de la perspective historique et géographique de l'Occidental que je suis pourtant. Certes non; je devais essayer d'adopter l'état d'esprit des iconoclastes et de le faire à partir de l'Orient.

*
* *

Depuis l'invasion napoléonienne de l'Égypte en 1798, l'équivalent militaire, social et culturel d'avions détournés percuta la région que l'on désigne eurocentriquement comme le Moyen-Orient. À de multiples reprises, ils frappèrent de façon inattendue dans un déchirant mouvement au ralenti, presque en un arrêt sur image. Bonaparte, l'homme qui allait partager avec le monde la version militante des Lumières – que le monde en voulût ou non –, apporta avec lui des troupes lourdement armées et technologiquement très avancées qui ont écrasé les défenseurs mamelouks du Caire à la bataille des Pyramides. Il apporta également des instruments de recherche culturelle et scientifique, des orientalistes, des pilliers de tombes et de richesses de toutes sortes – qui ont depuis été une constante du projet occidental.

Dans l'Orient post-napoléonien, la résistance à l'occupation militaire éclata en premier lieu dans les colonies nord-africaines de la France, puis en Égypte et au Soudan – alors sous occupation britannique – et enfin dans les régions sous le régime des mandats de la Société des Nations, établi dans la foulée des accords Sykes-Picot. Les patriotes syriens, qui s'opposèrent à leurs suzerains français, tout comme les Irakiens et les Palestiniens, qui cherchaient à résister à leurs tuteurs britanniques, ont tout mis en œuvre pour expulser la présence étrangère.

Cette lutte allait être désignée comme du « terrorisme »: une pratique qui peut se glorifier d'un noble pedigree de lutte inégale et de sacrifices.

Ce fut et cela continue d'être une pratique à la disposition de tous. Les factions de militants sionistes l'utilisèrent pour accéder

au pouvoir en 1948, moment où la promesse par Lord Balfour d'un foyer national pour le peuple juif en Palestine s'est métamorphosée en l'État d'Israël. Ce n'était qu'une question de temps avant que la réponse des Palestiniens à la Nakbah – qui signifie *catastrophe* en arabe – soit considérée comme du terrorisme. Comme allait l'être celle du Liban, après son invasion par Israël en 1982 et le massacre, donné en sous-traitance, des camps de Sabra et Chatilla, et celle, plus tard, du Hezbollah pour refouler les forces d'occupation.

Avec le temps, ces subtilités sémantiques se sont évanouies. Le droit des populations occupées à résister fut subordonné à un projet absolutiste qui n'offrait comme alternative qu'une soumission totale ou une stigmatisation totale. Pour paraphraser le « Ou bien vous êtes avec nous ou bien avec les terroristes » de George W. Bush, le terrorisme serait désormais défini comme toute action, discours ou pensée qui s'oppose aux États-Unis et, secondairement, aux intérêts israéliens, britanniques et français.

La même construction conceptuelle s'est avérée utile aux régimes arabes qui se sont développés sous la tutelle politique et économique de l'Occident, agglutinés autour des points d'accès au pétrole, des voies commerciales et des sites géopolitiques les plus sensibles. En tant que protégés de l'Occident, leur politique n'était certainement pas celle de la nuance. Toute résistance à ces entités, pareillement frappée du sceau du terrorisme, ne pouvait que connaître une issue fatale.

Dans la constellation des États définis par leur allégeance politique, sociale et économique à l'Occident et à ses intérêts, des vecteurs d'opposition idéologique commencèrent à se manifester. Grosso modo, on peut en répertorier deux sortes. La première chercha refuge dans la tradition occidentale elle-même. Tels étaient les socialistes, communistes ainsi que les différentes variantes hybrides qui se développèrent dans la région après la Seconde Guerre mondiale, sans parler de ceux qui étaient complètement occidentalisés. Le Parti de la renaissance arabe, connu sous le nom de Baas, fut l'exemple par excellence de la tentative d'adopter l'occidentalisme, de l'enrôler à la cause nationale et de le manier comme une arme. Moins de vingt-cinq ans après sa fondation, le Baas prit le pouvoir aussi bien en Syrie qu'en Irak au nom d'un étrange amalgame de nationalisme arabe et d'islam culturel pro forma, une sorte

de monstre bicéphale qui prit les noms de Hafez al-Assad et de Saddam Hussein.

Plus tôt, des générations de penseurs musulmans, à la fois parmi les ulémas et les élites non religieuses, avaient médité sur la manière dont la communauté musulmane, la *Oumma*, devait agir à l'égard de la calamité qui s'était abattue sur elle. Des mouvements aussi puissants que les Ikhwan Al-Mouslimin – les Frères musulmans – ont aspiré au pouvoir en Égypte, ont combattu les sionistes en Palestine en 1948, avant de se faire violemment réprimer dans le soulèvement de Hama, en Syrie, en 1982. Ils allaient bien sûr, eux aussi, être désignés comme des terroristes et exterminés, en Égypte, avec l'assistance directe de Kermit Roosevelt de la CIA.

Des intellectuels comme Sayyed Qutb se firent les porte-étendard d'un intégrisme proto-islamique retrouvé et statuèrent que la réalité d'alors correspondait à une nouvelle *jahiliyyah*, « époque de l'ignorance », comme au temps où l'Arabie n'avait pas de religion, ni de prophète, ni de livre révélé¹. Les idoles qui y régnaient n'attendaient que d'être renversées, ainsi que 'Ali ibn abi-Talib l'avait fait lorsqu'il était monté sur les épaules de son beau-père Mohammed et avait balayé les statues du haut de la Kaaba, le saint des saints de l'islam.

Au fur et à mesure qu'avancait mon entreprise, le terrorisme ressemblait de plus en plus à un effort pour identifier puis renverser les idoles, et la « guerre contre le terrorisme » à une bataille pour les restaurer, les réhabiliter et les protéger.

*

* *

Les anciennes cités de Damas et d'Alep prétendent chacune être le plus ancien établissement humain continuellement habité. Dans leur centre, dans les étroites ruelles qui se fauflent entre les hauts murs de pisé blanchi et qui ouvrent soudain sur des places minuscules, de plus larges passages et de grouillants souks, la texture de la vie ne diffère pas tellement de celle, disons, d'il y a trois mille ans, mille quatre cents ans ou deux cents ans. L'intemporalité est en suspension dans l'air comme la sempiternelle poussière de ces lieux.

Une nuit de printemps parfumée, avec deux compagnons damascènes, le romancier Ammar Abdulhamid et le poète Ma'an Abdussalam, nous entrâmes dans le labyrinthe de la vieille ville. Ammar était une sorte d'iconoclaste. Formé aux États-Unis, il avait l'œil interrogateur et un sens de l'humour très mordant. Il m'avait invité à visiter l'endroit où lui et quelques amis allaient bientôt célébrer son trente-cinquième anniversaire. Ma'an, un libre-penseur, fils d'un savant religieux du quartier traditionnel de Salihyyah, perché sur les pentes du mont Qassioun, connaissait le concierge, un Alaouite laïque.

La porte devant laquelle nous nous sommes arrêtés était basse et n'avait rien de remarquable; une vénérable porte en bois comme les centaines devant lesquelles on passe dans la vieille enceinte, avec un heurtoir de cuivre terni en forme de main. Au moment où Ma'an frappait, un homme portant un sac en plastique vint à nous et le salua, une clé à la main. C'était le concierge que nous cherchions.

Nous passâmes la porte à sa suite, en nous courbant, pour déboucher dans un espace à ciel ouvert. Dans l'obscurité, je pouvais entendre le bruissement d'un filet d'eau. La senteur du jasmin embaumait l'air. Damas, traitée par la hiérarchie du parti Baas comme une ville conquise, était relativement peu touchée par la pollution lumineuse qui accompagne le développement urbain. Cadeau inattendu: les étoiles brillaient tout là-haut. La lune était tardive.

Le concierge se glissa dans un autre passage et en un instant s'illuminèrent de faibles lumières. Nous nous trouvions dans une petite cour. Des bosquets de jasmin couvraient les murs; l'eau ruisselait du robinet d'une petite fontaine murale.

« Cet endroit est un peu exigü, ne trouvez-vous pas? » me demanda Ammar. Par la touche de malice que je décelais dans sa voix – ornement rhétorique? –, je sentis qu'il y avait plus à venir.

Avant que j'aie le temps de répondre, il nous conduisit à travers une autre porte. De nouveau, la seule source de lumière était le firmament étoilé, et un fin nuage de poussière en suspension réfractant la lumière au-dessus des toitures du voisinage. Mes yeux commençaient à s'accoutumer à l'obscurité et ma peau à l'espace plus étendu où nous venions de pénétrer, ainsi qu'à la chaleur qui irradiait encore des pavés. Et encore une fois, les lumières s'allumèrent à notre passage.

Nous étions dans une autre cour, plus grande, avec un dallage décoratif, une fontaine centrale et ce qui ressemblait à des oranges. Ces derniers dans la douceur de l'air me faisaient penser au tombeau du poète persan Hafiz à Chiraz, une nuit de décembre il y a longtemps.

« C'est mieux, n'est-ce pas ? dit Ammar.

– Effectivement, répliquai-je.

– Mais c'est peut-être encore un peu étroit. »

Aussitôt dit, il nous fit traverser la cour vers un autre passage. Nous aboutîmes à un vaste espace, bien plus vaste qu'une cour. À sa périphérie, je pouvais distinguer des arcades de balcons, des escaliers et des balustrades chantournées. Puis, en tournant la tête, je vis le dôme de la mosquée des Omeyyades qui flottait par-dessus les toits, illuminé, devant la masse obscure du djebel Qassioun, la montagne qui domine la ville, sous un ciel violet incrusté d'étoiles.

« Là c'est mieux », gloussa mon guide.

L'espace pouvait contenir des centaines de personnes, et même plus.

Mon ami était en effet un homme populaire, et moi une dupe amusée et volontaire.

« C'est le Maktab al-Anbar, expliqua Ma'an. C'est un riche marchand juif qui l'a construit puis perdu au jeu. Plus tard, il a été aménagé pour devenir la première école laïque de Syrie. »

Bien que je ne m'en rendisse pas compte sur le moment, la visite nocturne au Maktab al-Anbar en compagnie de mes deux compères laissa en moi ce qui deviendrait le germe du livre que j'étais venu écrire en Syrie. Presque dix-huit mois plus tard, à la fin d'un après-midi d'hiver froid et pluvieux, alors que mon épouse Ingeborg et moi prenions le café au rez-de-chaussée du Beit al-Wakil, un hôtel traditionnel d'Alep, le livre prit forme, enfin.

*

* *

Alors que vous vous promenez à travers le labyrinthe des cités anciennes de Syrie, vos pas vous portent par-delà de hautes murailles de pierre ou de boue séchée. Parfois, vous apercevez, très haut, des touffes de feuillages ou des vrilles de vignes. Mais les murs uniformes

et anonymes cachent tout le reste. Des portails bas de bois lourd, tenus par des verrous en fer, jalonnent ces murs à intervalles irréguliers. Tout comme les murs, ils ne révèlent rien de ce qu'il y a derrière.

Mais lorsque vous mettez la clé dans la serrure rouillée, que vous poussez l'une de ces portes entrouvertes et que vous entrez, le dos courbé, vous pénétrez dans un monde parfaitement indépendant qui reproduit, en miniature symbolique, le grand monde de l'extérieur. L'entrée peut être simple ou complexe; elle peut ouvrir directement sur une grande cour intérieure ou une étroite antichambre. Les espaces intérieurs peuvent être vastes, à ciel ouvert, ou minuscules et étouffants, la végétation luxuriante ou chétive. Les structures qui conduisent vers la cour centrale peuvent être luxueuses ou humbles; on peut également y trouver des passages secrets.

Chaque lieu a sa propre histoire à raconter, une histoire inscrite sur les bâtisses et les pavés, dans le mélodieux ruissellement de l'eau et dans le murmure des feuillages qu'agite en léger coup de vent; dans les jeux de l'ombre et de la lumière, les éléments décoratifs finement travaillés, les dessins géométriques damascènes de grande précision incrustés dans la maçonnerie et les humbles objets du quotidien. Traces fuyantes de la présence humaine ou de l'absence. Chaque espace est ramifié, se replie sur lui-même, se déploie et vous conduit toujours plus profondément, comme si vous avanciez dans une salle des miroirs d'une profondeur indéterminée et incommensurable, une succession de chambres et d'antichambres qui semblent n'avoir pour fond ultime que celui du temps.

En lisant ce livre, imaginez-vous déambuler entre de hauts murs blancs, puis entrer, par une succession de portes anciennes, dans des cours intérieures à ciel ouvert. Imaginez ces espaces comme autant de récits, chacun aussi ramifié, multidimensionnel et sans fin que les histoires des conteurs traditionnels des salons de thé syriens, et tous pourtant liés par un seul et même fil. Suivez-moi, car ce faisant vous explorerez la cité et la civilisation qui donna naissance à l'iconoclasme, à l'islam avant l'islam et à l'Empire musulman né de la première rencontre entre le christianisme et l'apostatat de Mohammed.

Damas-Montréal, juillet 2003.

Table

Avant-propos	7
1. Adieu Syrie	21
2. À l'ombre de la mosquée	55
3. La règle de Hama	89
4. Les héritiers de 'Ali	133
5. Celui qui doit disparaître	201
6. Images brisées	247
7. Le méridien	281
Notes	297

Cet ouvrage composé en Céleste corps 11 a été achevé d'imprimer au Québec
le vingt-trois décembre deux mille neuf sur papier Enviro 100% recyclé
pour le compte de VLB éditeur.



IMAGES BRISÉES

Parti à Damas pour étudier la querelle des Images qui secoua l'empire byzantin au VIII^e siècle, à l'époque des premiers contacts entre le monde chrétien et l'islam naissant, Fred A. Reed a vite vu que le conflit iconoclaste se prolongeait aujourd'hui dans les turbulences idéologiques et politiques du monde arabo-musulman, et jusque dans les rapports de ce dernier avec l'Occident. Les dissensions qui se sont manifestées il y a plus de mille ans sont toujours à l'œuvre entre les différentes sectes musulmanes, dont certaines demeurent très mal connues. Au passage, il porte un jugement sévère sur le régime syrien du parti Baas. Ce récit d'un voyage dans l'espace et dans le temps amène le lecteur au cœur de régions ignorées des touristes, il présente des communautés qui entretiennent le secret autour d'elles et, par de nombreux rappels historiques, il aide à mieux comprendre un monde qui paraît bien éloigné de l'Occident, et qui est pourtant si proche.

Originaire des États-Unis, Fred A. Reed s'est installé au Québec en 1963. Spécialiste du Moyen-Orient, auteur de sept livres et traducteur d'auteurs québécois comme Thierry Hentsch, Martine Desjardins et Monique Proulx, il a été trois fois lauréat du Prix du Gouverneur général. *Images brisées*, traduit par Salah Basalamah, est son premier ouvrage à paraître en français.

ISBN 978-2-89649-090-5

